

Italies

Littérature - Civilisation - Société

14 | 2010

Les mouvements migratoires entre réalité et représentation

Médias, cinéma et migrations

La production du “clandestin”. Ethnographie des débarquements à Lampedusa

GIANLUCA GATTA

Translated by Liliane Peduto

p. 539-558

<https://doi.org/10.4000/italies.3793>

Abstract

Nonostante gli ingressi per altre vie siano quantitativamente più rilevanti, Lampedusa è diventata in questi anni l'icona dell'arrivo dei migranti in Italia : un tipo di accesso al territorio nazionale ed europeo considerato anomalo, sregolato, clandestino. Le immagini dei salvataggi in mare e delle procedure di disciplinamento e cura dei corpi appena sbarcati sulla banchina dell'isola fanno ormai parte dell'immaginario nazionale sull'immigrazione. Basato su una ricerca sul campo condotta sull'isola di Lampedusa (Ag) nella primavera-estate del 2005, questo articolo si propone di analizzare da una prospettiva antropologica il rapporto tra produzione giuridica della clandestinità, ambivalenza del trattamento umanitario/sicuritario dei boat people e rappresentazione degli “sbarchi” dei migranti. La metodologia utilizzata per questa ricerca intreccia il metodo etnografico dell’“osservazione partecipante” e delle interviste semi-strutturate con l'analisi di materiale di carattere giornalistico e istituzionale.

Index terms

Keywords : clandestin, ethnographie, immigration, médias, photographie

Geographical index: Lampedusa

Chronological index: XXe

Full text



- 1 La catégorie de "clandestin" occupe une place importante dans l'imaginaire européen. Notamment en Italie où, ces dernières années, malgré la consistance des entrées par d'autres voies et le fait que les personnes dépourvues de permis de séjour sont en majorité ce qu'on appelle des *overstayers*¹, Lampedusa est devenue le symbole de l'arrivée des migrants. Les images des sauvetages en mer et des procédures disciplinaires et sanitaires de prises en charge des corps qui viennent de débarquer sur l'île, font partie depuis quelques années de l'imaginaire national sur l'immigration. Un ensemble d'événements exceptionnels qui, l'un après l'autre, se sont sédimentés en une image stéréotypée du débarquement, perçue par l'opinion publique comme du "provisoire qui dure".
- 2 Je voudrais m'arrêter, ici, sur un certain nombre de thèmes que j'ai abordés lors d'une enquête ethnographique sur les débarquements à Lampedusa menée au cours du printemps et de l'été 2005 et complétée par un autre séjour plus récent. Il s'agit en particulier des pratiques de gestion des corps des migrants durant les opérations de débarquement sur les quais du port de l'île, pratiques que je voudrais éclairer à la lumière de travaux théoriques récents sur la "production de la clandestinité". Dans un second temps, j'entends aborder le thème controversé de la représentation médiatique des débarquements, ou mieux des relations de pouvoir qui, sur la scène des débarquements, ont conditionné les modalités de leur représentation. Enfin, il s'agira de montrer comment la population locale a été impliquée dans une dialectique de visibilité/non visibilité des débarquements, considérés, d'un côté, comme un phénomène à cacher qui porte atteinte à l'image d'une île qui s'autoreprésente comme un paradis touristique et, de l'autre, comme un fait à dénoncer pour attirer l'attention sur les problématiques locales.

Corps migrants et production de la clandestinité

- 3 En l'espace de presque deux décennies de débarquements, le terme "clandestins" a été repris par les hommes politiques, la presse et les citoyens ordinaires pour indiquer des groupes de personnes qui arrivent par la mer sur les côtes de la rive nord de la Méditerranée. Cette étiquette est souvent attribuée aux migrants avant même qu'ils se trouvent effectivement sur le territoire du pays d'arrivée, c'est-à-dire alors même qu'ils sont dans les eaux internationales, voire dans le pays de départ ou de transit. Ainsi une condition, produite par les normes du droit positif qui réglementent l'entrée et le séjour d'étrangers, a fini par devenir un attribut essentiel des sujets impliqués. Comme l'a noté très justement Susan Bibler Coutin, on commence à devenir clandestin avant même de quitter son propre pays, dans la mesure où l'on doit s'en remettre à des intermédiaires qui agissent dans l'ombre. C'est en fait « le mystère du départ » qui rend les migrants absents avant même qu'ils partent réellement, « c'est comme si leur destination non autorisée les conduisait comme un tunnel ou un chemin, donnant forme à leur voyage »². C'est ainsi qu'un phénomène social, politiquement et historiquement déterminé, finit par être naturalisé, imposant aux sujets concernés l'incorporation de la condition de clandestinité.
- 4 En règle générale, on peut affirmer que tous les migrants sont des clandestins en puissance ; dans les pays d'immigration, la condition de "déportabilité" leur donne le rôle d'armée de réserve, de force de travail flexible et sur-exploitable, selon ce « processus actif d'inclusion à travers la 'clandestinisation' » pour reprendre l'expression de l'anthropologue étasunien Nicholas De Genova³. En outre, nous pourrions parler d'un véritable « spectacle de frontière »⁴ afin d'indiquer la narration médiatique de ces dispositifs – comme l'appareil mis en place à Lampedusa pour gérer les arrivées – qui permettent de naturaliser "l'illégalité" et la "déportabilité" des migrants, à travers une surexposition de leurs corps ambivalents, en occultant ainsi les causes juridiques et politiques qui produisent une telle condition. Cette représentation du rapport entre

migrants et contexte d'arrivée donne un nouveau sens à l'acceptation traditionnelle de la catégorie d'exclusion, que S. B. Coutin conçoit comme une « fiction légale », qui donne à la clandestinité une « dimension cachée, et pourtant connue, de la réalité sociale ». Cet anthropologue affirme, en effet, que « la visibilité non officielle des pratiques clandestines, n'est que la contrepartie de la non visibilité officielle des migrations non autorisées »⁵.

- 5 L'exclusion n'est donc pas l'effet plus ou moins inévitable d'une saturation démographique redoutée dans les pays d'arrivée, mais un mécanisme qui produit en positif la condition sociale, économique et juridique, spécifique des "clandestins". Selon Jonathan X. Inda, la clandestinité est produite non seulement par des pratiques législatives et policières – politiques restrictives, mesures de confinement, déportation, et ainsi de suite – mais aussi par ce qu'il appelle des « pratiques d'énumération » qui se réfèrent en particulier aux estimations, effectuées dans le domaine académique et institutionnel, relatives aux présences et aux flux des migrants irréguliers sur le territoire. Le résultat de ces pratiques de calcul – explique J. X. Inda – a été justement d'avoir produit la catégorie d'immigré "illégal".

Ils ont distingué les individus qui ont violé les lois [...] sur l'immigration, les ont séparés des autres personnes et classés sous différentes étiquettes ("illegal immigrants", "illegal aliens", "deportable aliens", et ainsi de suite).⁶

- 6 Il faut ajouter que les pratiques disciplinaires déployées à l'arrivée des migrants à Lampedusa, mettent aussi en scène un certain type d'énumération qui a contribué ces dernières années à augmenter la "visibilité catégorielle" des clandestins. Je me réfère à la "mise en ordre" des personnes débarquées sur les quais du port, au comptage qui est effectué à la descente du bateau, à l'alignement organisé en rangées de cinq personnes accroupies, dans l'attente du transfert au centre de rétention administrative (photos 1 et 2).

Photo 1

Gianluca Gatta



Photo 2

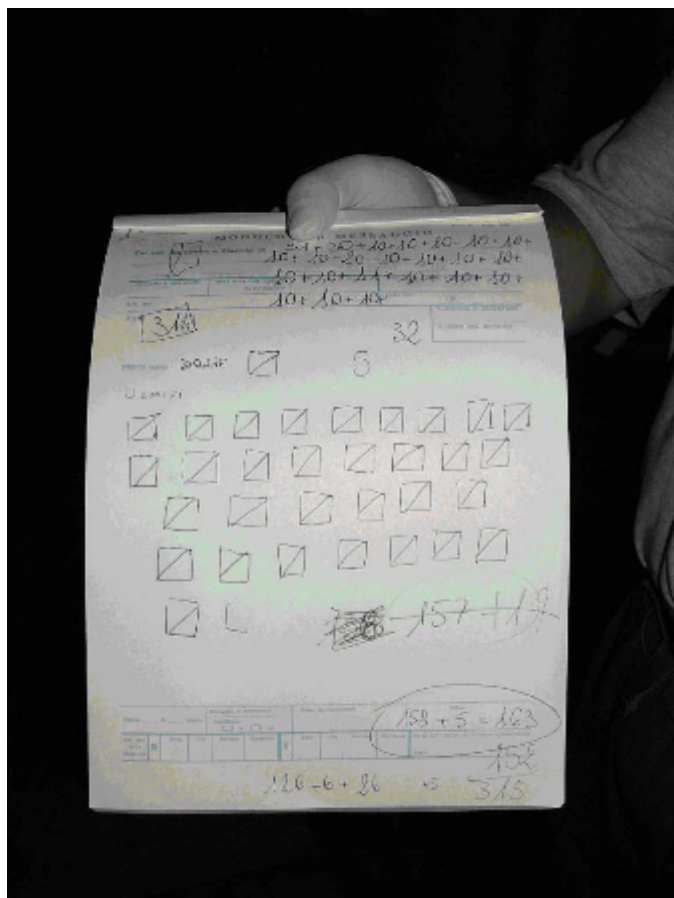
Gianluca Gatta



- 7 En effet, ces pratiques de comptage contribuent, d'un côté, à la réification de la catégorie de clandestin, de l'autre, elles produisent un effet de contrôle du phénomène, un "encadrement" rassurant. La photo n. 3 montre le schéma adopté par les douaniers pour décompter les migrants : des carrés barrés dans lesquels chaque segment représente une personne, pour un total de cinq personnes par carré.

Photo 3

Gianluca Gatta



- 8 Le rapport entre nombre et pouvoir a déjà été souligné – en particulier dans le cadre des analyses de la biopolitique coloniale – par Arjun Appadurai :

L'État colonial moderne unifie la vision exotique de l'orientalisme et le discours familiarisant des statistiques. Dans ce processus, le corps du sujet colonial devient à la fois étranger et docile. [...] Cependant, le comptage du corps colonial crée non

seulement des types et des classes (un premier pas vers la naturalisation de la différence) mais aussi des corps homogènes (à l'intérieur de catégories), parce qu'il est de la nature du nombre d'aplatir les idiosyncrasies et d'instaurer des frontières autour de ces corps homogènes en limitant de façon performative leur extension. De ce dernier point de vue, les statistiques sont aux corps et aux types sociaux ce que le planisphère est au territoire : il aplatit et circonscrit.⁷

- 9 Dans la situation post-coloniale dont font partie les processus migratoires que nous analysons, si les personnes qui passent à travers le mécanisme du débarquement ne sont pas rapatriées ou reconnues comme réfugiés, elles deviennent « libres d'être clandestins », pour utiliser une expression éloquente du garde-côte en chef de Lampedusa que j'ai interviewé et qui m'a expliqué :

La personne qui est "libre d'être clandestin" a déjà été arrêtée, dans tous les cas il y a eu identification, les empreintes digitales ont été relevées, et donc il y a une reconnaissance personnelle, même si son nom n'est pas Nicolas, mais "Sept-cercles"... "Sept cercles au milieu du doigt".⁸

- 10 Le clandestin que le mécanisme mis en œuvre à Lampedusa tend à produire – non sans résistances et imperfections – est un corps sans subjectivité qui conserve avec les autorités une relation biopolitique qui s'est construite autour des données biométriques recueillies par le centre de rétention administrative : photo signalétique et empreintes digitales⁹.

Représentation des débarquements

- 11 Passons maintenant à l'analyse des données médiatiques des débarquements. Jusqu'en 2008, le quai Favalaro – mieux connu sous le nom de "quai des clandestins" – n'était pas le lieu d'une relation fermée entre migrants, force de l'ordre et opérateurs humanitaires ; ce qui s'y déroulait était exposé au regard des médias et à la curiosité des passants. Certains observateurs extérieurs avaient, en effet, la possibilité d'être présents durant les opérations et de rendre compte des activités en cours. Les sujets appartenant à cette catégorie, dont je faisais partie, n'avaient pas pour mission d'intervenir directement sur les corps des migrants, mais de constituer une documentation visuelle et textuelle destinée à un plus large public. Ils avaient une fonction d'articulation, d'interface avec l'extérieur. Ce rôle liminal des observateurs – qui étaient tenus de rester sur le seuil des opérations : ni à l'extérieur ni vraiment à l'intérieur – demandait que ceux-ci s'astreignent à une série d'impératifs, dont celui de maintenir, lorsqu'elle était exigée, une certaine distance à l'égard des corps des migrants. Le quai de Lampedusa est constitué de deux niveaux (photo n. 4), le niveau inférieur où les embarcations étaient attachées et où, après le débarquement, les migrants étaient encadrés, et un niveau supérieur où les observateurs étaient généralement invités à rester.

Photo 4

Gianluca Gatta



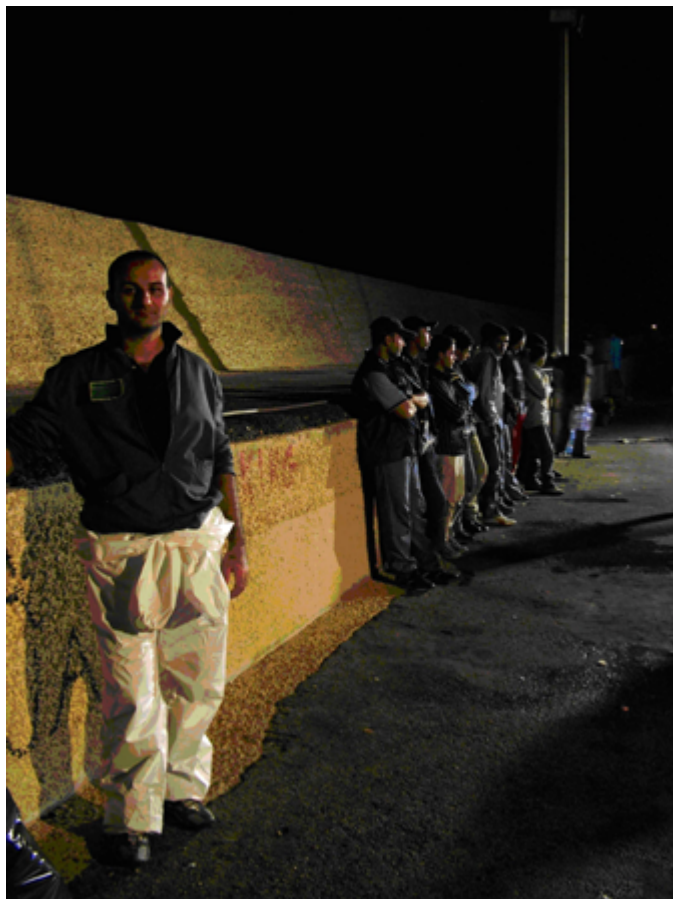
- 12 Cette frontière structurelle n'était pas systématiquement respectée, mais elle était l'objet de négociations continues entre les acteurs en présence. Parfois même, dans un certain nombre de cas, cette règle de conduite était sujette à dérogations. Mais c'est surtout l'existence de cette règle et non pas son application effective qui nous intéresse, ici. Quand, dans certains cas, les agents demandaient explicitement aux observateurs de gagner la partie haute du quai, cette séparation était justifiée comme une mesure apte à garantir la sécurité et à faciliter les opérations. En réalité, n'étant pas péremptoire – c'est-à-dire appliquée constamment, partout et à tous moments – cette mesure de séparation révèle une dynamique entre montrer et interdire qui répond à des motivations plus spécifiques, notamment maintenir un équilibre entre assistance et répression. En fait, le recours à cette séparation entre observateurs, opérateurs et migrants dépendait du point de tension, qu'à un moment donné, le débat sur les débarquements atteignait dans l'espace public. En outre, les indications des forces de l'ordre n'avaient pas pour fin de suggérer ce dont il fallait rendre compte et comment, mais d'affirmer le principe de la révocabilité de la présence des observateurs et donc de favoriser une certaine attitude d'autocensure.
- 13 En tout cas, la possibilité de rendre compte des débarquements et de les raconter, ne dépendait pas simplement de la souplesse des forces de l'ordre, qui pouvaient concéder une autorisation (*nulla osta*) en dérogation aux mesures de sécurité que, dans la plupart des cas, les agents invoquent pour interdire toute enquête relative à leurs propres activités. Inversement, la présence d'observateurs extérieurs avait une fonction positive et créative car elle apportait une contribution fondamentale à ce « spectacle de frontière » mettant en scène les corps des migrants.
- 14 La narration qui est produite autour des débarquements est une narration médiatique hautement polysémique et destinée à un public hétérogène : aussi bien à ceux qui lisent dans l'encadrement du débarquement un instrument de sauvetage de vies humaines en danger, qu'à ceux qui l'interprètent comme une modalité de filtrage ou de véritable arrestation des "clandestins". Ce n'est pas un hasard si la légitimité des opérateurs de débarquement dérive justement de cette double mission. L'image du *management* des corps des migrants, dont se nourrit le discours public sur la gestion des migrations, est construite sur l'ambivalence entre sauvetage et arrestation, sur l'interpénétration située à mi-chemin entre l'humanitaire et le sécuritaire¹⁰ ; même si – soit dit en passant – avec les mesures adoptées à partir de 2009 par le gouvernement italien en matière d'obstacles aux migrations, aussi bien sur le plan intérieur que du point de vue extérieur avec les accords italo-libyens, ce principe ne semble pas avoir été appliqué. Il s'agit, en tout cas, d'une représentation qui se situe sur un plan d'abstraction plus élevé que la série d'images stéréotypées qui d'ordinaire – dans les moyens d'information –

véhiculent des jugements de valeur sur les migrants. Qu'il s'agisse de réfugiés à la recherche d'un asile politique ou de présumés terroristes, de dociles travailleurs ou de trafiquants de drogue, de personnes qui viennent pour relever le travail dans les usines et les campagnes ou pour « voler le travail de nos enfants », aucun migrant ne peut se soustraire au fait d'être jugé. « Regarde ! C'est comme à la télé ! Les pauvres... même si parmi eux malheureusement il y a de tout ! » ; ce sont les paroles d'une touriste provenant de l'Italie du Nord qui s'était approchée du quai du port de Lampedusa, un matin d'août 2005, rendue curieuse par les opérations de débarquement qui avaient lieu à ce moment-là. C'est l'image d'une prophylaxie sur des corps mélangés, qui sont à la fois à plaindre et à blâmer, un matériel humain encore « brut », à purifier, compter, sélectionner, identifier, que la représentation des débarquements tend à produire.

- 15 Ce caractère productif de la représentation visuelle des débarquements semble être confirmé aussi par les attitudes « profilmiques » que j'ai pu observer, dans certaines circonstances, au sein des forces de l'ordre, les hommes se sentant d'une certaine façon les acteurs, voire les véritables protagonistes de la représentation¹¹ (photo 5).

Photo 5

Gianluca Gatta



- 16 Cette relation entre forces de l'ordre et observateurs externes explique que la représentation du "contrôle et des soins", à laquelle l'information télévisuelle nous a habitués, exclut les formes de narration où la subjectivité des personnes débarquées peut émerger sur le devant de la scène, s'affranchissant ainsi, de la réduction à la « vie nue » que les opérations de débarquement imposent¹².

- 17 Un petit incident significatif nous permettra de comprendre la frontière entre ces deux formes de représentations. L'épisode remonte à septembre 2005. Un débarquement de moyenne importance était alors en cours sur le quai, environ quarante personnes dont des femmes et des enfants provenant de la Corne d'Afrique. Durant cette période, une photographe génoise, Ilenia Monterosso, était venue à Lampedusa pour effectuer un service photographique sur les personnes débarquées. Elle avait l'intention de demander aux migrants de poser au premier plan, leurs visages devant être associés ensuite à des images de barques et à d'autres éléments relatifs aux

débarquements. Il s'agissait d'un objectif et d'une modalité documentaire complètement différents de ceux par rapport à ceux des autres observateurs. En effet, pour pouvoir photographier de près les visages, Ilenia devait rompre les barrières habituelles posées entre observateurs et migrants, en s'insérant directement dans les rangs. Cette subversion des schémas habituels du rapport entre observateurs, migrants et forces de l'ordre ne pouvait pas ne pas produire de réactions. Certains agents de la police judiciaire, présents ce jours-là sur le quai, demandèrent à la photographe la raison pour laquelle elle photographiait les personnes une par une, et s'il était vraiment nécessaire de le faire. Ilenia répondit :

« Si eux, les migrants, consentent à être photographiés au premier plan, ces portraits ont un sens pour mon travail, cependant si mon travail n'est pas en accord avec le vôtre, dites-moi pourquoi... ».

« Il pourrait, il pourrait l'être – répliqua immédiatement un des policiers – nous devons les photographier de nouveau au Centre, nous ne pouvons pas savoir quel peut être sur eux l'impact de l'appareil photo. Si on en reste à quelques photos, si on fait une reprise du port... ça va ! Mais il me semble que les photographier un par un, c'est trop... euh... c'est que nous créerions chez eux un état qui, à la fin, quand nous les emmenons au Centre et que nous devons les photographier de nouveau un par un, pourrait jusqu'à créer un blocage psychologique, ils pourraient avoir peur... »

- 18 On peut commenter cette réaction en expliquant que les modalités du travail d'Ilenia Monterosso, génèrent de l'embarras chez les forces de l'ordre parce qu'elles sont trop semblables aux leurs, et en même temps opposées d'un point de vue contextuel : trop semblables aux modalités policières parce que nous avons affaire à des portraits, opposées parce que la photo n'est pas extorquée, 'volée', comme dans les portraits signalétiques, mais négociée¹³.

Photo 6

Ilenia Monterosso, *Projet Lampedusa frontiera sud*



Photo 7

Ilenia Monterosso, *Projet Lampedusa frontiera sud*



- 19 L'éloquence des portraits, presque des icônes, et les modalités négociables de production des images sont fondamentales pour préserver la subjectivité des personnes photographiées. Comme l'a affirmé l'anthropologue visuel Francesco Faeta :

La fonction dernière du portrait est [...], pour celui qui est photographié, de reconstruire une présence doublement menacée : par l'existence réelle qui se

déroule de façon incertaine et par la situation photographique en acte, vécue comme un moment de diminution et de crise.¹⁴

- 20 Dans le portrait, cette « signification réintégrée » est confiée au corps et aux expressions du sujet dans la mesure où « au vide progressif du fond et de la scène correspond en général une accumulation des signes signifiants sur la personne et sur son visage »¹⁵.
- 21 Le point d'observation et la posture de la photographe qui entre en relation avec les migrants a rompu les codes implicites de comportement que les forces de l'ordre considèrent licites, en les rendant manifestes. Pour ceux-ci, en effet, il est légitime de photographier les rangs car, dans ce cas, le centre de la photo n'est pas le migrant mais la pratique disciplinaire à laquelle il est soumis. En outre la photographie 'fixe', au sens où elle regarde avec insistance, observe en scrutant ; ce qui va de pair avec la façon de 'fixer' d'un regard panoptique, dont l'objectif est d'arrêter, de bloquer et de stabiliser¹⁶. Le corps des migrants est donc, dans ce cas, une fonction des mécanismes disciplinaires qui les régissent. De la même façon, la photographie des corps médicalement assistés, à condition qu'on ne s'y arrête pas plus que le nécessaire en faisant trop pencher la représentation du côté de l'humanitaire, est acceptée : même ici, le principal protagoniste est non pas l'individu pris singulièrement mais le 'traitement' qui est réservé à son corps.
- 22 Inversement, réaliser systématiquement – un par un – des portraits dépouillés où la communication de la situation revient presque exclusivement au corps, aux expressions du visage, plutôt qu'au cadre contextuel, est jugé dangereux. L'opération d'Ilenia est subversive parce qu'elle transforme en protagonistes des sujets qui, au contraire, – dans l'économie d'une représentation correcte du point de vue de l'organisation des débarquements – devraient rester, je dirais paradoxalement, en arrière-plan comme un agglomérat de « vies nues » : des corps anonymes, comptés et alignés dans un processus qui les conduira dans l'espace du centre de rétention administrative, là où ils deviendront l'objet d'une identification à travers un type de photographies coercitives et le relevé des données biométriques, comme les empreintes digitales.
- 23 Cet épisode a dévoilé, presque de manière fortuite, les connexions entre la partie représentable du débarquement – cette nébuleuse dans laquelle l'indifférenciation entre sauvetage et arrestation n'a pas été résolue – et l'indicible du centre de rétention administrative, où le danger de mort s'est évanoui, c'est-à-dire où l'activité de « faire vivre » du pouvoir est presque terminée, et la fonction coercitive mise en place par le dispositif de pouvoir/savoir sur les corps s'est totalement déployée¹⁷.
- 24 Ce que je viens d'illustrer a moins affaire avec le degré de proximité atteint par l'observateur, qu'avec l'intention du reportage et la relation instaurée avec les sujets photographiés. Il arrivait aussi, en effet, que d'autres photographes ou vidéo opérateurs photographient de près les migrants, mais jamais systématiquement et surtout sans mettre au centre du geste photographique une relation dialogique avec l'objet. Même les rares fois où les migrants ont été interviewés en vidéo durant les débarquements, leur participation était subordonnée à la production d'un discours sur le phénomène "clandestins" et non aux formes complexes de la narration de soi. On peut considérer que le documentaire *Ultimi giorni a Lampedusa (Derniers jours à Lampedusa)*, qui a été diffusé par *La 7*, chaîne de télévision italienne, le 22 octobre 2005 est un exemple éloquent de cette négation d'identité des migrants. Il s'agit d'un travail remarquable par certains côtés, en particulier lorsqu'il montre le rapatriement de masse conduit par le gouvernement italien pour "nettoyer" le centre avant la visite d'une délégation de parlementaires européens. Cependant ce qui nous intéresse ici, c'est une petite mais éloquente nuance : à la fin du film, pendant le générique de fin, où défilent les noms des collaborateurs, producteurs, etc..., tous les protagonistes du documentaire – forces de l'ordre, hommes politiques, population locale, etc... – apparaissent l'un derrière l'autre, déclarant consentir au traitement de leur image personnelle. Tous, sauf un : le migrant interviewé durant les opérations de débarquement. Dans ce cas, nous nous trouvons devant un vide qui en dit beaucoup sur les modalités de représentations du phénomène

de débarquement. Même quand les migrants sont vus de près et individuellement, avec leur voix et leur visage, ces éléments ne donnent corps qu'à "l'un des clandestins" et non à un véritable sujet qui contribue dialogiquement à la représentation elle-même.

La population de Lampedusa : entre rhétorique de l'invisibilité et utilisation politique du phénomène

25 Passons maintenant à quelques brèves réflexions sur le rapport entre la population de Lampedusa et la représentation médiatique des débarquements. Ces dernières années, de l'endroit justement où ces événements se produisaient, s'est souvent levée une voix qui constituait un contrepoint aux arrivées cycliques des bateaux de clandestins à Lampedusa :

Personne ne les voit, à cause du simple fait qu'il existe des hommes et des moyens pour les intercepter loin des côtes de Lampedusa. [...] Personne ne les voit, en plus, parce qu'ils sont transportés immédiatement (en car) au centre de premiers secours où ils restent jusqu'à ce que les autorités disposent de moyens de transport vers la Sicile. [...] Presque tous les touristes de Lampedusa, 'voient' les clandestins seulement à la télé, et très souvent ils se font du souci pour ce que peuvent penser leurs proches, au loin, en écoutant les mots des chroniqueurs.¹⁸

26 La crainte que les exagérations des journalistes ne gâchent l'image de l'île, a conduit les populations locales à élaborer une rhétorique de l'invisibilité du phénomène. En effet, avec l'institution du centre de rétention administrative, l'intervention des brigades spécialisées et les organisations humanitaires, le contact direct entre migrant et habitants de Lampedusa avait été évité depuis plusieurs années déjà ; un contact qui, inversement, dans la période des premiers débarquements (première moitié des années 1990), était caractérisé par la participation directe de beaucoup d'habitants à l'accueil des personnes débarquées. Malgré cela, le processus de négation ne manquait pas d'ambivalences. On peut noter, en effet, l'existence d'un mouvement opposé : l'utilisation politique du "problème des clandestins" transformé en cheval de bataille permettant de donner une importance nationale à des revendications locales. La rhétorique générale de l'anti-immigration, qui inclut la polémique contre les journalistes, fournissait, en effet, des instruments discursifs et une arène médiatique importante pour l'ensemble de leurs revendications : eau, transports, hôpitaux, déchets. Sous une forme spectrale et muette – des corps transportés directement dans le trou noir du centre de rétention – les "clandestins" ont été pendant des années pour la population de Lampedusa "bons à penser" (c'est-à-dire utiles à leur cause). Ces contradictions qui se sont développées au niveau local sont attribuables, en partie, à l'ambivalence de l'image – liée fonctionnellement au "spectacle de frontière" et à la "production de clandestins" – d'une "invasion contrôlée", d'une arrestation humanitaire de personnes dangereuses en danger.

27 Les manifestations de janvier 2009 qui ont vu les migrants sortir du centre pour se déverser dans la rue de l'île et se mêler aux manifestants de Lampedusa qui étaient solidaires, ont mis en crise cet équilibre ambivalent entre rhétorique de l'invisibilité et utilisation politique du phénomène. Pour la première fois, grâce au renouvellement des contacts directs avec les migrants, la population locale a lié le thème de la sauvegarde des droits des migrants à ses propres revendications politiques, faisant cause commune avec eux contre le projet du ministre de l'intérieur R. Maroni qui veut transformer Lampedusa en un lieu de réclusion de longue période pour les personnes débarquées. Mais, entre temps, l'Italie est passée à une phase de refoulement de l'immigration en Libye, phase qui a transfiguré les équilibres faisant de Lampedusa, pendant une quinzaine d'années, le principal point de débarquement sur les routes migratoires en Méditerranée. La mise en scène du "spectacle de frontière" est passée, à l'heure actuelle,

dans les mains de nouveaux acteurs libyens, et d'après les informations que j'ai pu recueillir auprès d'organisations de défense des droits des migrants et de journalistes indépendants, ce qui était "spectacle" devient, plus que jamais, "tragédie de frontière".

Notes

1 Le terme *overstayer* se réfère au migrant qui, ayant perdu son travail ou étant en situation irrégulière, n'a pas la possibilité de renouveler son permis de séjour et tombe, de ce fait, dans la clandestinité.

2 S. B. Coutin, *Being En Route*, « *American Anthropologist* », vol. 107, n. 2, 2005, pp. 195-206, citation p. 197.

3 N. De Genova, *Migrant "Illegality" and Deportability in Everyday Life*, « *Annual Review of Anthropology* », n. 31, 2002, pp. 419-447, citation p. 439. Voir aussi : N. De Genova, *Working the Boundaries. Race, Space, and "illegality" in Mexican Chicago*, Durham, Duke University Press, 2005 ; K. Calavita, *Immigrants at the margins. Law, Race, and Exclusion in Southern Europe*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2005.

4 N. De Genova, *Migrant*, *op. cit.* ; N. De Genova, *La produzione giuridica dell'illegalità. Il caso dei migranti messicani degli Stati Uniti*, in S. Mezzadra, *I confini della libertà. Per un'analisi politica delle migrazioni contemporanee*, Rome, DeriveApprodi, 2004, pp. 181-215.

5 S. B. Coutin, *op. cit.*, p. 196 et p. 198.

6 J. X. Inda, *Targeting Immigrants. Government, Technology, and Ethics*, Malden (MA, Usa), Blackwell, 2006, p. 79.

7 A. Appadurai, *Il numero nell'immaginazione coloniale*, in Id., *Modernità in polvere*, Rome, Meltemi, p. 173 (éd. orig. *Modernity at Large*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996).

8 Entretien, 12 août 2005.

9 Cf. E. Guild et D. Bigo, *Polizia a distanza. Le frontiere mobili e i confini di carta dell'Unione europea*, « *Conflitti globali* », n. 2, 2005, pp. 58-76. Sur la question du rapport entre corps et identité, l'œuvre de Giorgio Agamben est fondamentale, voir en particulier le court essai *Identità senza persona*, in G. Agamben, *Nudità*, Rome, Nottetempo, 2009, pp. 71-82. Il faut signaler en outre les importants travaux de Didier Fassin, *The biopolitics of otherness. Undocumented foreigners and racial discrimination in French public debate*, « *Anthropology today* », vol. 17, n. 1, 2001, pp. 3-7 ; Id., *Compassion and Repression : The Moral Economy of Immigration Policies in France*, « *Cultural Anthropology* », n. 20(3), 2005, pp. 362-387 ; D. Fassin et E. d'Halluin, *The Truth from the Body : Medical Certificates as Ultimate Evidence for Asylum Seekers*, « *American Anthropologist* », n. 107, 4, 2005, pp. 597-608.

10 M. Pandolfi, *Sovranità mobile e derive umanitarie : emergenza, urgenza, ingerenza*, in R. Malighetti, *Oltre lo sviluppo. Le prospettive dell'antropologia*, Rome, Meltemi, 2005, pp. 151-185.

11 Je rappelle ici le concept de 'profilmie' proposé par Claudine de France : « une manière plus ou moins consciente dont les personnes filmées se mettent en scène, elles-mêmes et leur milieu, pour le cinéaste ou en raison de la présence de la caméra. Fiction inhérente à tout film documentaire, qui revêt des formes plus ou moins aiguës et décelables. Notions [...] qui concernent non seulement les éléments du milieu intentionnellement choisis et disposés par le réalisateur en vue du film, mais aussi toute forme spontanée de comportement ou d'auto-mise en scène suscitée chez les personnes filmées, par la présence de la caméra », C. de France, *Cinéma et Anthropologie*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1982, p. 373.

12 Le concept de 'vie nue', simple existence biologique opposée à une vie politiquement qualifiée, a rencontré un grand succès, dans la dernière décennie, grâce aux travaux de Giorgio Agamben, qui a articulé les théories de Hannah Arendt et de Michel Foucault sur le rapport entre vie et politique. Voir : G. Agamben, *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997 (éd. orig. *Homo sacer. Il potere sovrano e la nuda vita*, Turin, Einaudi, 1995).

13 Il est significatif à cet égard qu'une jeune femme, à laquelle Ilenia avait demandé l'accord pour une photo, ait voulu ajuster son voile sur la tête, un type de participation au moment photographique complètement absent lorsque ce sont les photographes/journalistes qui opèrent. Je voudrais remercier Ilenia pour m'avoir permis de publier ici ses photos. Pour d'autres informations : <http://www.lightstalkers.org/ilenia-monterosso>.

14 F. Faeta, *Strategie dell'occhio. Saggi di etnografia visiva* (Nouvelle édition revue et augmentée), Milan, FrancoAngeli, 2003, p. 118.



15 *Ibidem*.

16 M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

17 M. Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 ; Id., *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France. 1975-1976*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997.

18 Le texte est tiré d'un article écrit par le responsable d'un site Internet dédié à l'île de Lampedusa. Cf. A. Meli, *Il muro*, 2003, URL : www.isoladilampedusa.it/articoli/il_muro.htm.

List of illustrations

	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-1.png
File	image/png, 203k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-2.png
File	image/png, 220k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-3.png
File	image/png, 129k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-4.png
File	image/png, 269k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-5.png
File	image/png, 224k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-6.png
File	image/png, 116k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-7.png
File	image/png, 168k
	URI http://journals.openedition.org/italies/docannexe/image/3793/img-8.png
File	image/png, 158k

References

Bibliographical reference

Gianluca Gatta, "La production du "clandestin". Ethnographie des débarquements à Lampedusa", *Italies*, 14 | 2010, 539-558.

Electronic reference

Gianluca Gatta, "La production du "clandestin". Ethnographie des débarquements à Lampedusa", *Italies* [Online], 14 | 2010, Online since 01 December 2012, connection on 27 March 2023. URL: <http://journals.openedition.org/italies/3793>; DOI: <https://doi.org/10.4000/italies.3793>

About the author

Gianluca Gatta

Università Orientale de Naples

Liliane Peduto

Copyright



